

Prologue

— **D**ésolée, dit Mandy en empêchant la main d'Adam d'aller plus loin, je ne peux pas. Pas maintenant. Désolée.

— C'est bon, répondit Adam, un peu vite. Une bonne nuit ne me fera pas de mal, de toute manière.

Elle le regarda traverser son studio jusqu'à la chaise sur laquelle il avait laissé sa veste, jeter celle-ci sur son épaule et s'éloigner d'un seul mouvement vers la porte, et loin d'elle.

Arrête-le tout de suite, se dit Mandy, arrête-le avant qu'il ne soit trop tard.

— Adam ?

— Oui ? dit-il en se retournant.

— Non, rien. On se voit demain ?

Il hocha la tête d'un air vague.

— Je t'appelle.

Elle le regarda sortir avec un sentiment d'impuissance. Quelle idiote ! se morigéna-t-elle. Rattrape-le et essaie de lui expliquer. Cela fait trop de fois que tu te conduis comme ça. Ce sera bien fait pour toi s'il ne revient jamais. Mais que lui dire ? Elle ne comprenait pas elle-même

pourquoi elle se conduisait ainsi ; comment pourrait-elle lui expliquer quoi que ce soit ?

Les larmes au bord des yeux, elle se leva, s'éloigna du lit et franchit les quelques mètres qui la séparaient du chevalet dressé contre le mur du fond. Dessus, le tableau était d'une blancheur virginale, témoignage supplémentaire de ses échecs. Elle avait échoué en tant qu'artiste, en tant qu'amante, en tant que fille ; elle avait même échoué en tant que personne. Sa vie n'était qu'un éternel échec. Elle saisit le pinceau et, plongée dans ses pensées, elle le tint pendant un moment à chaque extrémité en courbant le bois jusqu'à ce que le manche cède et se brise net. Le craquement sec du bois résonna de manière irrévocable mais satisfaisante. La cassure ne pourrait jamais être réparée.

Mandy se réveilla en sursaut. La chambre avait l'air étrangère ; elle le sentait. Quelque chose l'avait réveillée, quelque chose de proche et d'imminent. Une menace ? Elle leva la main en regardant autour d'elle. La pièce était vide, bien sûr. Adam était parti et, bien qu'il possédât une clé, il ne l'utilisait jamais sans la prévenir pour être sûr qu'elle était d'accord.

Quelque chose l'avait troublée. Il était trop tôt pour qu'elle se réveille. Le soleil, encore trop faible pour franchir les fins rideaux délavés, n'éclairait pas vraiment la pièce. D'ailleurs, la rumeur de la rue qui filtrait à travers les fenêtres victoriennes disjointes confirmait l'heure précoce de l'aube. Mandy se tourna sur le côté pour attraper son téléphone de l'autre côté du lit et l'approcha en plissant les yeux : 6 h 29.

La grêle qui vrombissait contre les carreaux lui fit réaliser que c'était le bruit qui l'avait tirée du sommeil. Encore un jour de pluie, pensa-t-elle, et, pour ne rien arranger, elle s'était disputée avec Adam. Elle referma les yeux en espérant que la journée disparaîtrait d'elle-même. La grêle cessa brusquement. Elle entendit claquer

une portière de voiture et un moteur démarrer, puis, au loin, une sirène solitaire. Et une autre salve de grêle.

Elle se réfugia sous la couette, les yeux clos, en faisant de son mieux pour oublier la journée qui l'attendait, mais les sons avaient pris un rythme régulier. Une rafale de grêle, comme une volée de sable contre le carreau, le silence, puis une nouvelle rafale de grêle. Peu à peu, dans le brouillard de ses pensées et de sa conscience, elle réalisa que la cadence était trop régulière pour être de la grêle. Elle pensa que cela ressemblait davantage à quelque chose qu'aurait pu faire Nick, l'occupant de l'appartement du dessus, qui se serait retrouvé enfermé à l'extérieur. Il lui était déjà arrivé de jeter des gravillons contre sa fenêtre pour la réveiller et lui demander de lui ouvrir la porte, peu désireux qu'il était d'utiliser la sonnette et de soulever ainsi la colère de toute la maisonnée, à savoir les six résidents des meublés ou, comme aimait à le dire le propriétaire, des « appartements aménagés ».

Mandy se demandait pourquoi Nick ne cachait pas une clé de secours dans le jardin comme elle le faisait et prit mentalement note de le lui demander. Elle savait qu'il avait glissé la clé de son studio sous son paillason, juste devant la porte (un manque patent d'imagination !), clé qui n'avait évidemment aucune utilité s'il ne pouvait pas franchir d'abord la porte principale de la maison. Elle envisagea brièvement de le laisser mariner encore un peu, histoire de lui donner une leçon, mais Nick l'avait aidée par le passé, par exemple en changeant une ampoule qui avait rouillé dans sa douille ou en la débarrassant d'une énorme araignée qui avait élu domicile dans une fissure de l'encadrement de fenêtre où elle était incapable de l'attraper. Ils s'entraidaient, conclut-elle, et cette sorte de cohabitation offrait des avantages qui correspondaient à

son mode de vie bohème puisqu'elle avait choisi de vivre de son art.

En soupirant, Mandy s'arracha à la chaleur de la couette pour affronter la morsure de l'air. Elle traversa la chambre jusqu'à la fenêtre. L'un des inconvénients de ce fameux mode de vie, se dit-elle aussitôt en frissonnant, était que l'alimentation du compteur d'électricité à pièces était laissée à la discrétion de chacun, ce qui en faisait parfois une option luxueuse. Elle écarta l'un des rideaux pour scruter l'allée afin de vérifier qu'il s'agissait bien de Nick et pas de leur SDF local qui comptait, comme cela s'était déjà produit, leur soutirer une boisson chaude et un lit. Depuis le premier étage, elle distinguait parfaitement le jardin de devant, mais elle ne voyait pas ce qui se passait sous le porche. C'était là que devait se tenir Nick puisque l'allée et le jardin étaient vides.

Elle demeura devant la fenêtre en attendant que Nick se manifeste à nouveau. Au bout d'un moment, une silhouette masculine réapparut et se baissa pour ramasser d'autres gravillons. Ce n'était pas Nick, mais son père !

Mandy tapota sur la vitre pour attirer son attention. Que faisait-il donc là ?

Interrompu dans son geste, son père leva les yeux et, en l'apercevant, se redressa. Il prononça quelque chose qu'elle ne comprit pas avant d'indiquer la porte. Elle hocha la tête et, laissant tomber le rideau, elle retraversa la pièce et décrocha son kimono du paravent. Qu'était-il arrivé ? se demanda-t-elle en nouant la ceinture du kimono sur le T-shirt et le caleçon qu'elle portait pour dormir. Ses parents ne s'étaient jamais souciés de venir voir son meublé (ou son style de vie bohème, pour tout dire) depuis qu'elle avait pris une année sabbatique et laissé tomber son poste de professeur d'arts plastiques

pour réaliser son rêve et se consacrer à temps plein à sa peinture ; et voilà que son père était en train de jeter des cailloux vers sa fenêtre à 6 h 30 du matin ! En haussant les épaules comme pour chasser les derniers vestiges de sommeil, elle comprit avec un élancement de panique qu'il devait y avoir un problème. Si son père était là, cela voulait forcément dire que quelque chose était arrivé à sa mère !

Le cœur battant, Mandy dévala les marches tapissées d'une carquette usée jusqu'à la corde dans le large escalier victorien. Dans le hall, elle fit pivoter la poignée de la lourde porte qu'elle tira vers elle.

— C'est maman ? lâcha-t-elle en fouillant le regard de son père dont l'expression parut confirmer ses pires craintes.

— Non, ta mère va bien, répondit-il d'un air sombre, mais j'ai bien peur que ce soit ton grand-père, Amanda. Il va très mal.

— Oh !...

— Il a quitté l'hôpital pour s'installer chez ta tante. C'est là que je vais maintenant.

— Ah oui, je vois, dit-elle, soulagée d'apprendre que sa mère allait bien tout en sentant l'angoisse monter au sujet de son grand-père.

— J'ai pensé que, puisque tu ne travaillais pas, tu aimerais venir avec moi, poursuivit son père. Ta mère préfère ne pas y aller tant que ton grand-père est chez ta tante.

Mandy n'en fut pas surprise, car, si sa mère s'entendait bien avec sa belle-famille, il y avait eu, dix ans plus tôt, ce que son père qualifiait de « situation » et qui avait conduit ses parents à couper les ponts avec la famille de tante Evelyn. Et voilà que son grand-père s'installait dans

la maison de cette sœur bannie ! Mandy savait que son père n'aurait jamais eu l'intention d'y remettre les pieds si son propre père n'avait pas été souffrant ; d'ailleurs, sa mère semblait persister à ne pas se déplacer.

— D'accord, je viens, dit aussitôt Mandy. Pas de problème. Je n'avais pas réalisé que grand-père était si malade.

— Moi non plus. Ta tante n'a téléphoné que tard hier soir.

Il entra et Mandy referma la porte derrière lui tout en essayant d'imaginer la conversation guindée qui avait dû avoir lieu entre son père et sa sœur, leur première conversation en l'espace de dix ans. Elle se demanda si sa mère avait parlé avec sa belle-sœur et en conclut que cela n'avait probablement pas été le cas.

— Est-ce que grand-père est très malade ? s'enquit-elle quand ils furent remontés dans sa chambre.

— C'est ce qu'a dit ta tante, répondit sèchement son père.

— Alors, pourquoi est-il chez Evelyn et pas à l'hôpital ?

— Il était à l'hôpital, mais ta tante a signé une décharge. Elle a affirmé qu'elle pouvait mieux s'occuper de lui chez elle, et ta grand-mère a donné son accord. Elle est également installée chez ta tante.

— Je vois. Mais qu'ont dit les médecins ?

Mandy sentit la crainte remonter dans son dos.

— Je ne suis pas sûr, mais nous en saurons davantage bientôt.

Il fourra les mains dans les poches de son pantalon en haussant les épaules avant d'ajouter :

— Je n'en sais trop rien. Peut-être que ta mère a raison

et qu'Evelyn est tout bonnement hystérique, mais je dois aller le voir, au cas où...

Mandy décida qu'elle se contenterait d'une toilette rapide au lieu de prendre sa douche habituelle, et elle ouvrit le robinet d'eau chaude qui libéra son maigre filet coutumier d'eau tiédasse.

— Assieds-toi, papa. Tu n'étais jamais venu, n'est-ce pas ? Qu'en penses-tu ?

Dans le miroir suspendu au-dessus du lavabo, elle le vit jeter un regard sur l'ameublement des années 1950 qui, de toute évidence, avait fait son temps. Son père eut un hochement de tête réservé.

— Tout est à toi ?

— Non, c'est un meublé. Hormis ce tapis turc. Et j'ai acheté un matelas neuf pour le lit.

Elle essora le gant et le passa sur son visage et dans son cou.

— Tu veux un café ?

— Non, merci. J'en ai pris un avant de partir.

Elle fit glisser la serviette éponge de la barre et s'essuya le visage et le cou avant d'aller jusqu'à la commode pour prendre des sous-vêtements propres, des chaussettes et un T-shirt. Elle ramassa son jean sur le sol, où elle l'avait laissé tomber la veille, et disparut derrière le paravent d'inspiration japonaise. D'une certaine manière, il n'était pas plus mal qu'Adam ait pris la mouche hier soir, pensa Mandy ; il aurait été gênant que son père lui tombe dessus, mais elle n'en était pas moins désolée de s'être conduite comme elle l'avait fait. Si Adam ne l'appelait pas, elle lui téléphonerait et s'excuserait.

— Est-ce que maman va bien ? demanda-t-elle de derrière le paravent.

— Oui, même si elle s'inquiète à propos de ton grand-père, bien sûr. Elle te fait des bisous.

— Comment vont John et Evelyn ?

Il mit un moment à répondre.

— Ta tante n'a pas dit grand-chose.

— Je suppose que cela n'a pas été facile pour elle d'appeler.

Mandy voyait son père entre les interstices du paravent. Il était assis dans le fauteuil en cuir usé, légèrement penché en avant, une main sur chaque genou, l'air renfrogné.

— D'après la manière dont Evelyn parlait, déclara-t-il d'un ton indigné, on aurait pensé que je n'avais pas vu mon père depuis des années. Je lui ai assuré que j'aurais continué à lui rendre visite à l'hôpital s'il y était resté !

En percevant la note de défi dans la voix de son père, Mandy comprit que la trêve entre lui et sa sœur demeurait extrêmement fragile, et uniquement conclue pour leur permettre d'aller voir son grand-père.

Vêtue du jean et du T-shirt, elle sortit de derrière le paravent et traversa la pièce, jeta son kimono et son pyjama sur le lit et se dirigea vers le réfrigérateur.

— Je suis presque prête. Je veux juste boire quelque chose. Es-tu sûr de ne rien vouloir ?

— Non, merci, répondit-il en secouant la tête.

Les seuls verres qu'elle possédait se trouvaient dans l'évier de la kitchenette et, pour gagner du temps, elle but directement à la brique. Après tout, elle était chez elle, non ?

— Je suis prête, déclara-t-elle en rangeant le jus dans le frigo.

Elle s'essuya la bouche avec un morceau de papier absorbant qu'elle jeta ensuite dans la poubelle.

Son père se leva et la suivit jusqu'à la porte.

— As-tu peint de nouveaux tableaux ? demanda-t-il en indiquant la toile vierge.

Mandy considéra le pinceau brisé et se demanda s'il l'avait vu, lui aussi.

— Oui, mentit-elle.

Elle prit son sac à la patère accrochée derrière la porte et le balança sur son épaule.

— Oui, j'ai pris la bonne décision en quittant mon emploi. À présent, je dispose de tout le temps qu'il me faut pour peindre.

C'était vrai, mais ce qu'elle ne pouvait pas lui avouer, à lui ou à Adam, et qu'elle pouvait à peine s'avouer à elle-même, c'était que, depuis sept mois et le temps où elle avait quitté son job, elle n'avait pratiquement rien peint, un échec qui affectait désormais tous les autres domaines de son existence. Au point qu'elle avait perdu confiance en sa capacité à réaliser quoi que ce soit de valable.

Mandy s'installa dans la voiture de son père tout en vérifiant son téléphone mobile. Elle n'avait pas de message d'Adam, mais il devait à peine être en train de se lever. Elle attacha sa ceinture pendant que son père prenait le volant. En semaine, Adam partait à 7 h 30 pour prendre le train jusqu'à la City. Son cœur se serra au souvenir de la manière dont elle l'avait rejeté, et elle eut soudain envie de sentir ses bras autour d'elle. Elle appuya sur les touches pour taper un nouveau message : *Dsl +++ STP pardonne-moi. Biz M.* et cliqua sur ENVOYER. Elle posa le téléphone sur ses genoux pour patienter. Son père mit le moteur en marche et démarra. Une minute plus tard, son téléphone fit entendre son bip et elle lut la réponse avec soulagement : *Pardon OK On se voit à 18 h ? x A.* En remerciant le ciel, elle répondit : *Oui +++ avec plaisir, bisous M.* Elle rangea le téléphone dans son sac, se laissa aller contre le dossier du siège et regarda la route devant elle.

Cela lui paraissait étrange d'être assise à côté de son père dans la voiture. En dépit de l'inquiétude que l'état de son grand-père avait fait naître en elle, elle avait l'impression de vivre une occasion spéciale, comme s'ils

partaient en excursion. Elle ne se souvenait pas d'avoir été ainsi assise à côté de son père dans la voiture. Enfant, elle voyageait toujours à l'arrière et, par la suite, c'était sa mère qui l'avait conduite à l'université ou l'y avait ramenée. Lorsqu'elle avait commencé à travailler, Mandy avait acheté sa propre voiture qu'elle avait ensuite vendue pour financer son année sabbatique. Non, c'était vraiment une première, se dit-elle. Je pense que je n'ai jamais été assise devant, à côté de papa.

— À l'hôpital, c'était plutôt sinistre, dit son père en interrompant ses pensées. Apparemment, c'est un bâtiment tout neuf, mais ce sont des infirmières intérimaires qui ont été engagées. Ta tante a expliqué qu'il n'y avait aucune continuité en matière de soins, et que ton grand-père était pratiquement livré à lui-même. Elle a proposé de payer pour le mettre dans une clinique privée, mais ton grand-père n'a pas voulu en entendre parler.

Mandy répondit en souriant :

— Cela ne m'étonne pas de lui !

Comme son père, c'était un homme de la classe ouvrière avec des principes indétronables et il aurait considéré une clinique privée comme étant élitiste ou injuste. Elle remarqua que son père n'utilisait pas le prénom d'Evelyn, ce qui était peut-être une manière de souligner la distance qui les séparait encore.

— Je suppose qu'il ne voulait pas rester à l'hôpital, ajouta Mandy. Quand on est malade, on préfère être avec ses proches.

— Possible, dit-il, du moment qu'il dispose des soins médicaux dont il a besoin.

Elle hocha la tête.

— C'est un temps idéal pour faire le trajet, dit-il un

peu après en changeant de sujet. Pas mal pour un matin de mars.

Mars, pensa Mandy. Elle arrivait à la moitié de son année sabbatique. Cinq mois avant qu'elle ne soit à court d'argent et qu'elle soit obligée de chercher un poste d'enseignante.

— Est-ce que Sarah vit encore chez eux ? demanda Mandy alors que la double voie débouchait sur l'auto-route.

— Je l'ignore. Ta tante n'en a pas parlé.

— Cela me ferait plaisir de la voir après toutes ces années. Je me demande ce qu'elle fait, à présent.

Mandy vit que les mains de son père serraient le volant et que son visage se figeait. Elle avait simplement voulu dire qu'elle aimerait revoir Sarah, pas d'émettre une critique, mais, apparemment, il avait pris ça comme ça. Dix ans plus tôt, lorsque son père s'était éloigné de sa sœur et que tout contact avec les deux familles avait cessé, on avait empêché Mandy de continuer à voir sa cousine Sarah, ce qui l'avait rendue très malheureuse. À l'époque, elles n'étaient encore que des enfants, mais elles avaient été très proches, dormant souvent l'une chez l'autre jusqu'à ce que la « situation » y mette un terme.

— C'était inévitable, déclara son père, sur la défensive, il était impossible que tu lui rendes visite après... Tu ignorais tout. Tu n'étais qu'une gamine, Amanda, tu ne te souviens de rien. Cela n'aurait jamais dû se produire et je m'en veux. J'avais juré de ne plus jamais remettre les pieds dans cette maison et, si cela n'avait pas été pour grand-père, je ne l'aurais jamais fait. Je l'ai dit à Evelyn.

Mandy sentit l'atmosphère bouillonner de colère. C'était la première fois qu'il parlait de la « situation ». Personne n'y avait jamais fait allusion au cours des

dix dernières années, pas en sa présence, en tout cas. Maintenant, non seulement il en parlait, mais il évoquait sa responsabilité dans l'affaire, ce qui était inattendu. Cet éclat lui ressemblait si peu et l'émotion palpable qu'il contenait la mit mal à l'aise, pour des raisons qu'elle ne pouvait expliquer.

Elle tourna la tête vers la vitre de son côté et se concentra sur le paysage qui défilait. Il s'écoula plus de dix minutes avant que son père ne reprenne la parole, d'une voix à nouveau posée et assurée :

— On annonce des chutes de neige pour la semaine prochaine, dit-il.

— Et on parle de réchauffement climatique !

Quelques minutes plus tard, il alluma Radio 3, et Mandy put sortir son iPod de son sac et mettre ses écouteurs. Il s'agissait d'une compilation qui regroupait aussi bien du hip-hop, du *garage rock*, Mozart ou Abba. Elle posa sa tête sur le dossier et laissa son regard errer à travers le pare-brise. Les deux heures de trajet passèrent lentement tandis que ses pensées revenaient aux voyages qu'elle avait faits, enfant, pour aller et revenir de chez sa tante. Leurs parents venaient chercher ou conduire les cousines tour à tour pour le week-end. Mandy se souvint des moments où Sarah et elles passaient leur temps à glousser à l'arrière de la voiture, comme un prolongement des joies du séjour. Puis, les visites avaient cessé, et elle n'avait plus jamais revu Sarah. Brusquement, sans aucune explication. Et sans qu'elle se décide à demander quoi que ce soit à son père.

Ils quittèrent l'A11. Mandy arrêta son iPod et retira ses écouteurs.

— Ce n'est plus très loin, commenta son père.

Elle perçut la tension dans sa voix et vit son front se rider. Elle n'était pas certaine que son inquiétude soit due à la maladie de grand-père plus qu'à la perspective de revoir sa sœur, mais elle était sûre que, si elle n'avait pas accepté de l'accompagner, ou si sa mère n'avait pas changé d'avis pour venir, il aurait trouvé extrêmement difficile d'accomplir la visite. Sa dépendance vis-à-vis d'elle lui donnait une vulnérabilité presque enfantine, et le cœur de Mandy se remplit de reconnaissance envers lui.

— Ne t'en fais pas, dit-elle d'un ton léger, je suis sûre qu'Evelyn se comportera au mieux.

Il sourit, comme s'il était réconforté par leur petite conspiration.

— Nous ne resterons pas longtemps, la rassura-t-il.

Ils ralentirent jusqu'à quarante-cinq kilomètres-heure en entrant dans le village, qui ne comptait qu'une grande épicerie abritant également les services postaux. Mandy se rappela précisément la boutique telle qu'elle était à l'époque où elle séjournait chez sa tante. Evelyn, Sarah et elle s'y rendaient souvent avec Misty, le labrador de Sarah. Lorsqu'on avait considéré qu'elles étaient en âge, elle avait eu le droit de s'y rendre seule avec Sarah pour qu'elles puissent dépenser leur argent de poche en bonbons, en glaces ou en souvenirs tirés du présentoir de petits bibelots en porcelaine. Cela lui avait paru être une aventure, une occasion de se montrer responsable, chose possible dans la petite communauté rurale sans dangers où vivait sa tante, mais certainement pas dans la banlieue de Londres lorsque Sarah venait séjourner chez Mandy.

Elle reconnut la boutique au premier coup d'œil, sans doute parce qu'elle n'avait pas changé, tout comme elle

se souvint de l'arrivée dans le village et, en fait, du reste du trajet. Toutefois, lorsqu'ils s'éloignèrent des maisons et que son père quitta la route principale pour s'engager sur la petite route qu'il précisa comme étant la dernière partie du reste du trajet, elle sentit son esprit se vider. Elle ne se souvenait plus de rien.

Elle ne pensa pas que c'était parce que les promoteurs avaient été si actifs au cours des dix dernières années que le paysage avait changé : l'ensemble demeurait agricole, avec des fermes et des hangars entre deux, sans doute comme cela l'avait été depuis plusieurs générations. Cependant, tandis qu'elle scrutait les lieux à travers le pare-brise ou par sa fenêtre, rien de ce qu'elle voyait ne lui semblait familier. Elle aurait pu venir là pour la première fois de sa vie, ce qui était à la fois étrange et bizarre. En se tournant sur son siège, elle jeta un coup d'œil à la vitre arrière en espérant apercevoir une scène différente qui déclencherait un souvenir.

— Tu cherches quelque chose ? lui demanda son père.

— Pas du tout. Est-ce que John et Evelyn ont déménagé ?

Cela lui semblait la meilleure explication, et elle se disait que son père avait oublié de lui en parler.

— Pas du tout. Pourquoi cette question ?

Mandy se redressa dans son siège en retournant le regard devant elle afin de retrouver un repère quel qu'il soit, un élément qui lui paraîtrait familier.

— Je ne reconnais rien, dit-elle. Avons-nous emprunté un chemin différent ?

Il secoua la tête.

— Il n'y a qu'un seul chemin d'accès pour aller chez ta tante. Nous allons tourner à droite dans une centaine de mètres, et leur maison se trouvera sur la gauche.

Mandy observa les arbres qui poussaient sur les accotements herbeux au bord de la route étroite. Une trouée lui offrit une nouvelle vue de la campagne qu'elle contempla à travers le pare-brise, tournant la tête à droite et à gauche sans cependant voir quoi que ce soit dont elle puisse, même vaguement, se souvenir. Rien. Elle entendit son père changer de vitesse tandis que la voiture ralentissait. Ils tournèrent à droite pour continuer dans un chemin creux. Soudain, elle perçut le grincement des pneus sur le gravier d'une allée carrossable. Ils étaient arrivés.

— Tu t'en souviens, maintenant ?

Il arrêta la voiture et coupa le moteur.

En tournant les yeux vers la bâtisse, Mandy éprouva une sensation familière.

— Un peu, répondit-elle en faisant de son mieux pour arrêter les battements de son cœur.